

## Vingt-huitième dimanche du Temps ordinaire

*Lectures : Sg 7, 7-11 ; Hb 4, 12-13 ; Mc 10, 17-30*

Sans doute l'évangile d'aujourd'hui ne manque pas de nous attrister. Car l'homme qui aborde Jésus se révèle du reste bien sympathique, mais sa tristesse finale nous atteint d'une manière ou d'une autre – qu'est-il d'ailleurs devenu ? Sans oublier l'ironie amère de ce récit : celui à qui le Seigneur promet un trésor dans le ciel, préfère rester attaché à ses biens terrestres.

Et pourtant l'histoire commençait bien, dans une mise en scène vibrante, adroïtement orchestrée par saint Marc. Un homme accourt, un homme sans autre précision, cela pourrait être l'un d'entre nous. Il se jette aux pieds de Jésus, attendant de lui la réponse à une question qui, manifestement, le taraude depuis fort longtemps, et de fait il s'agit de la question par excellence, la grande question. Il ne demande pas de guérison, il demande comment réaliser l'achèvement de son existence, il demande la vie éternelle.

Bien plus, cet homme généreux – nous apprenons qu'il pratique la Loi fidèlement – se déclare prêt à faire plus encore, et ce dans une parfaite logique contractuelle : « Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? » Les termes du contrat sont clairs et précis : il veut faire quelque chose, ce qui lui donnera un droit (droit d'héritage) dans le but d'accroître son patrimoine : cet homme a de grands biens, il veut maintenant avoir autre chose, la vie éternelle.

Manifestement, le Seigneur prend plaisir à écouter cet homme si fidèle envers la Loi ; et de fait, le Christ n'est pas venu abolir, mais accomplir (cf. Mt 5, 17b). D'ailleurs, cet homme pose une question sur la vie éternelle qui correspond parfaitement à l'être de Jésus : saint Jean ne nous apprend-il pas qu'en lui était la vie ? (Jn 1, 4a) Dans un style à la fois sobre et puissant, discret mais tellement évocateur, saint Marc peint alors avec talent ce moment unique où le regard de l'Homme-Dieu se pose sur l'homme suppliant prostré à ses pieds : verset si bref, unique dans l'évangile, où se multiplient les pronoms personnels qui indiquent à quel degré de profondeur le Seigneur veut s'adresser à nous : « Jésus posa son regard sur *lui* ; il l'aima ; il *lui* dit. »

Et survient alors le paradoxe de l'amour. Alors que Jésus reconnaît qu'une chose, une seule chose, manque effectivement à cet homme, il lui propose de l'obtenir non en ajoutant, non en faisant toujours davantage, mais en se dépouillant. Et à celui qui ne vivait encore qu'au niveau de la justice, le Christ propose la voie de l'amour : « Viens, suis-moi ». Nous connaissons la suite, dénouement amer qui nous place devant le grand mystère de l'homme : si le don venait du Christ, qui est Seigneur et Dieu, le choix dépendait de l'homme, qui est libre. Certainement, nous tous ici

sommes prêts à dire que cet homme a commis une erreur et que son bonheur authentique dépendait de sa suite effective du Christ.

Pourtant, reconnaissions-le honnêtement, cet homme qui part tout triste, de temps à autre c'est nous, c'est bien nous, parfois lents et récalcitrants à aller jusqu'au bout des exigences de l'évangile, quand bien même celles-ci sont porteuses de vie. Certes, nous n'avons pas rencontré le Christ comme cet homme de l'évangile, mais le Seigneur ne nous parle pas moins par son Esprit et s'adresse continuellement à l'oreille de notre cœur. C'est à nous à oser descendre au plus profond de nous-même, sans peur d'un éventuel échec, pour discerner cette invitation du Seigneur : « Viens, suis-moi ». Invitation à nous dépasser, à entrer dans la vie intérieure, à veiller au plein épanouissement de notre grâce baptismale et, pour les chrétiens engagés dans la vie active de ce monde, à faire entendre toujours plus l'évangile dans les réalités temporelles.

Pour nous ici religieux, tous nous avons senti une fois dans notre vie ce regard aimant du Christ posé sur nous et cette invitation pressante : « Viens, suis-moi ». Nous y avons répondu en nous vouant au service de Dieu, ici à Solesmes, mais nous savons très bien que cet appel ne cesse de résonner dans notre cœur, nous invitant à franchir le pas, c'est-à-dire à suivre le Christ toujours plus près, comme le disait sainte Thérèse d'Avila : « quoi qu'il arrive ou puisse survenir, quoi qu'il en puisse coûter, quelques critiques dont on soit l'objet, qu'on doive arriver au terme ou mourir en chemin accablé sous le poids des obstacles, quand le monde entier devrait s'effondrer ». Amen.